

Limites et bénéfices d'une prévalence du mode d'abord imaginaire de l'objet par des sujets d'un discours tel qu'il puisse être produit dans le champ social martiniquais.

Victor Lina, octobre 2011

S'il est commun de considérer les limites auxquelles sont confrontés les sujets qui privilégient un rapport imaginaire à l'objet, quels pourraient être les bénéfices inattendus qui découleraient de ce type de rapport ?

Nous nous attarderons sur ce qui se présente sous la forme de **liens ténus** peut-être intenables voire au pire, sous celle de **l'emprise insoutenable du carcan**. Nous nous attacherons à considérer ce qui se présente sous la forme de **rivalité mesurée** jusqu'à la **démésure des heurts les plus violents**.

Bornée, malgré tout, aux confins de l'imaginaire narcissique, notre ambition en somme, à cette étape de notre travail, est de présenter une lecture de la dynamique constitutive de l'avènement possible d'un sujet par sa division.

Le contexte, ce lieu dans lequel le lien social se noue avec ses ponts et ses impasses, permet-il ou met-il en demeure le sujet de construire les chemins d'une possible traversée de la dialectique d'une histoire marquée par la colonisation esclavagiste et racialisée?

Parmi les modalités de cette traversée, chacune étant configurée selon des déterminations propres à chaque sujet, il en est une qui peut prendre la forme de la dualité non dialectisée : l'autre qui est à la fois le même que soi et l'anti-soi reste figé dans l'alternance absolue du tout ou rien.

Nous étions quelques étudiants d'origines diverses, embauchés pendant l'été pour quelques travaux agricoles et après deux semaines de travail au champ certains avaient pris le parti d'aller à la fête d'un village des environs de l'arrière pays palois. J'étais resté avec les autres au sein du campement et le lendemain, je découvrais les visages tuméfiés, des bandages et autres pansements sur les corps, de ceux qui étaient de sortie, ils avaient fait une mauvaise rencontre ; quelques jeunes de la région qui avaient pour habitude d'agrémenter les soirées par une bagarre s'étaient trouvés sur les lieux. Nos collègues infortunés témoignaient : ils s'étaient bien battus, avaient reçu et donné de sérieux coups mais ni la haine ni la rancœur ne semblaient dominer leurs propos. Ils ne s'étaient pas considérés victimes d'une ratonnade ou de quelque autre expression de la haine raciste et pour cause les jeunes qui avaient commencé la bagarre sans distinction repérable, s'en étaient pris presque autant à ces « étrangers » qu'à d'autres hommes du village.

Ce sont ces classiques pugilats de saloon mis à l'image dans les westerns ou encore de façon plus magistrale dans celui qui oppose Marlon Brando à Lee Marvin dans « L'équipée sauvage ».

Ces confrontations, globalement, festives ont peu ou prou existé en Martinique à travers les danses de lutte, Ladjà ou Danmyé qui mettaient en scènes des majors. Il paraît que de nos jours, très souvent, les confrontations prennent une tournure où la dimension d'un jeu réglé semble absente ou encore elles sont portées par des motivations dont la lecture demeure énigmatique.

L'un et le multiple s'opposent comme l'esprit conscient de soi-même et la vie substantielle associée à la certitude du sentiment d'être selon Hegel. Mais s'il envisage aussi le soi, ce n'est pas pour y opposer d'emblée le non-soi, mais pour distinguer la conscience de soi en soi et la conscience de soi pour soi.

La **conscience de soi** pour Hegel est désir, un mouvement supprimé dans son retournement car le même du même se neutralise pour s'offrir finalement en objet perdu. Partant de cela, l'enjeu de la reconnaissance est au cœur du face à face entre l'autre et Soi. La reconnaissance d'abord mutuelle devient inégale : d'un côté de la conscience de soi, il y a l'action de reconnaître, de l'autre il y a celle d'être reconnu.

Deux moments de la conscience s'assimilent à deux figures opposées de la conscience.

La figure du maître qui est la conscience indépendante pour laquelle l'être-pour-soi est essence.

Celle de l'esclave qui est la conscience dépendante qui a pour essence la vie ou l'être pour un autre.

Ces deux moments ou deux figures se déclinent donc maître ou être pour soi et esclave ou vie ou encore être pour un autre.

Hegel écrit :

« Le maître qui a interposé l'esclave entre la chose et lui, se relie ainsi seulement à la dépendance de la chose, et purement en jouit. Il abandonne le côté de l'indépendance de la chose à l'esclave, qui l'élabore. » Autrement dit dans la répartition des rôles, le maître dans sa quête de jouissance perd son indépendance au profit de l'esclave qui de sa position de moyen de jouissance au service du maître s'approche alors de son affranchissement vis-à-vis de la chose par l'intermédiaire de ce que la langue créole décrit comme « estravay » où l'on reconnaît l'imbrication des termes : esclavage et travail. Par l'« estravay » donc, l'esclave réalise ou vise à réaliser, laborieusement le point zéro de la chose qu'il tente de supprimer. Est-ce en cela de la maîtrise ? L'esclave élabore ainsi la chose en tant qu'indépendante.

En tant qu'autre conscience, il apporte au maître sa reconnaissance. En somme, le maître opère par l'intermédiaire de son outil. On peut à ce sujet considérer que la distinction entre la chose et l'esclave comme étroite puisque la chose comme l'esclave sont associés à la vie quand la chose même se rapporte, elle, plutôt à l'œuvre. On entend souvent le surnom de « zoutil », donné à certaines personnes toujours prêtes à rendre service ou connues pour leur talent. Le nègre à talent voire l'homme-outil à faire jouir les femmes voire l'homme-machine si on s'autorise cet anachronisme faisant référence à la fois à James BROWN et à LACAN. Ici on peut penser à la position de l'homme esclave qui s'identifie à cette fonction d'intermédiaire, il « se supprime comme être-pour-soi » et ferait ainsi lui-même et sur lui-même ce que la figure du maître réalise à son encounter.

On peut comparer l'esclave que décrit Hegel à un fonctionnaire, un intermédiaire au service du maître-Etat, ce qui pourrait nous éclairer sur le rapport de certains fonctionnaires au travail. Je dis cela, je crois, sans animosité contre les fonctionnaires... en tout cas, j'en suis. A un moment de la dialectique Hegel indique que « la vérité de la conscience indépendante est la conscience servile ». Par le service, l'esclave en quelque sorte se libère. Il gagne en servant de supprimer sa suppression comme être pour soi, il réalise en travaillant la suppression de son adhésion à être pour un autre. A méditer donc.

Marquons ici un temps d'arrêt : c'est peut-être à ce carrefour que certaines questions peuvent être posées. Une forme d'énerverment domine ici et là quand il est à considérer que dans la relation à l'autre quelque chose de l'ordre de sa propre suppression comme être pour soi

puisse être envisagée. Il paraît difficile de se mettre dans la peau d'un vaincu qui a dû renoncer à la liberté pour continuer à vivre.

Pourtant dans le cas du combattant qui supprime son adversaire aucun ne gagne de conscience, le vainqueur n'est pas reconnu par le vaincu décédé. Puisque c'est le risque de mort qui constitue l'enjeu. Lacan souligne qu'il y a dès l'origine entre le maître et l'esclave, une règle du jeu.

Cependant dans les pugilats quotidiens dont il est question dans le champ social martiniquais le paradoxe s'atteste quand des coups sont donnés et reçus. Au moment même où il tend à accéder à la reconnaissance par l'autre rival, il la perd par son action destructrice et meurtrière. Ici pas de reconnaissance issu d'un pacte.

Mais la surprise vient du fait que le battant se réalise certes dans la confrontation cependant l'autre qui importe est tiers : c'est à l'adresse de tout autre que l'avertissement est donné. Le modèle dualiste de la rivalité présenté par HEGEL semble devoir être reconsidéré au regard de cette place troisième occupée par un autre.

Dans notre aire géographique, quelles étaient les pratiques des guerriers caraïbes face à leurs adversaires arawaks? Les premiers ne font pas de prisonnier et donc ne pratiquent pas l'esclavage, ils suppriment leurs ennemis et subliment leur identification aux seconds au moyen de l'incorporation cannibalique. Cette forme de reconnaissance non hégélienne passe par un acte rituel, il ne s'agit pas d'une bonne bouffe de sauvages affamés, ni même de la poursuite enragée de l'ouvrage de destruction et d'anéantissement de l'autre, mais dit-on d'une marque d'honneur en mémoire de la bravoure de l'adversaire et d'une réalisation du vainqueur par retour. L'adversaire est à la fois l'étranger et le même digne d'être assimilé. Entre les deux protagonistes s'intercale un tiers, un autre caraïbe, un prêtre chaman, un chef, un Dieu, une figure autre qui permet cette reconnaissance. De quelle image du corps, le cannibale peut-il être porteur à la faveur de cette reconnaissance? Quelle configuration signifiante le soutient dans son caractère altier et sa pugnacité.

Car à l'instar de l'identification spéculaire, l'incorporation cannibalique sublime, dans une relation imaginaire, comme objet sacré, comme objet qui n'existe que dans son disparaître tel l'éclat d'une étoile qui n'est plus, sublime donc dans une relation imaginaire, le corps de l'autre qu'il introjecte réellement. L'agent de cette sublimation, cet Autre formule l'équation de l'acte.

(On pourrait risquer une comparaison avec la conservation de bouts de corps que l'on trouve dans l'institution des reliques dans l'église catholique et du phénomène des ostensions telles quelles se pratiquent en Limousin : des processions qui actualisent cette proximité imaginaire d'avec le corps du saint et en même temps comme une forme de partage évoquant le « prenez et mangez ceci est mon corps » etc. Notons par exemple que tous les 7 ans lors de la cérémonie de **reconnaissance** les cotons qui ont été en contact le crane de Saint-Martial ou encore de celui de Saint-Amand sont découpés puis plus tard distribués aux fidèles.)

Ainsi, pour revenir aux caraïbes, il pourrait y avoir cette forme de dialectique à trois où s'observe une collusion entre soi et l'autre pour aboutir au même, au terme de cette assimilation, en présence d'une autorité qui officie. De ce procès la femme et l'enfant arawaks sont formellement exclus.

Si Hegel décrit une possible unité organique et une correspondance réciproque des opposés tels que l'universel et le particulier, en considérant la qualité, je cite « d'une opposition purement formelle, dont les côtés réels ont pour essence le même en soi. » Il reste à concevoir comment cette reconnaissance imaginaire génère de l'altérité, si elle en génère.

N'y aurait-il pas chez le guerrier caraïbe une forme d'amour pour le vaincu pour sa combativité, sa ténacité et finalement pour sa faillite, sa blessure fatale. Au-delà du pathétique appel de l'amour évoqué par Lacan : c'est toi-même que tu frappes (Fonction de la psychanalyse en psychologie. p.147.) Que dire de cette forme paradoxale d'identification transitive perceptible à travers le : « I Salé ! I Sikré », repris, parfois, en chœur par les témoins d'un combat venant signifier comme une délectation sadique articulée à un mimétisme masochique.

Si le maître obtient sa reconnaissance du vaincu au terme de la grâce (castration/dette) qu'il lui a accordée comme crédit de dette, autre nom de l'objet imaginaire de la charité, le guerrier caraïbe est lui en dette d'un cadavre dont il se délivre par l'incorporation sur la scène publique. Ce n'est pas du mort qu'il reçoit la reconnaissance mais d'un autre ou des autres. Ceci a peut-être à voir avec la triade de l'autrui, du moi et de l'objet que l'on pourrait considérer au fondement de la concurrence agressive. Notons que Lacan, fidèle à Hegel peut-être, écrit au contraire que c'est de cette concurrence que naît la triade. On peut repérer qu'en effet le bébé qui s'identifie au sein veuille le détruire en l'assimilant jusqu'à ce qu'un agent émerge comme faisant partie du circuit. Cependant l'objet, apparaissant détachable chez l'autre qui en tire profit, peut entraîner l'invidia attribué au chien, vis-à-vis de la poule picorant la banane dont il n'a que faire, tel l'adage que vous connaissez sans doute : « chien chyen pa lé bannann, i palé poul pran-y ».

En milieu carcéral, nous recevons des détenus dans le cadre du service qui nous emploie, c'est-à-dire le SMPR unité de l'EPDSM situé au centre pénitentiaire de Ducos. Parmi ceux-ci nombre d'entre eux ont commis des actes violents voire mortels envers autrui avec pour motif affiché la recherche du respect. Ce terme respect mérite à lui tout seul un sérieux détour. Mais déjà il ne doit pas être confondu avec la déférence à l'égard de l'imgo du père comme reste de culpabilité que Lacan repère comme sentiment de l'ordre du respect.

Il s'agit très souvent de chercher à restaurer une image de soi après avoir essuyé une forme quelconque de dommage narcissique. Les raisons objectivables de ces gestes qualifiés d'impulsifs paraissent relever d'une triviale banalité tant elles se ressemblent d'un cas à l'autre. Un regard trop insistant venant de l'autre, un ton irritant, une répartie tonique, un rien qui devient une insulte, une posture trop assurée, un geste, un heurt pouvant être considéré comme un défi, la présence même d'autrui dans un espace familial etc. Tout cela vaut comme provocation ou requiert l'acceptation, par cet autre, d'une antériorité, d'une suprématie ou d'une priorité, sans quoi cet acte équivaut à une humiliation et doit être réparé dans la minute par un corps à corps, par une lutte à mort pour retrouver son respect. Ce respect renvoie sans doute à la dimension de la honte qui semble sans cesse convoquée, honte dont parlait Alice CHERKI en ce début de semaine.

La reconnaissance, ici, n'est pas ritualisée en présence d'un tiers comme pour le guerrier caraïbe. Ce n'est pas non plus celle que l'on trouvait dans un Ladja, un Danmié cet espace dédié à faire face à la mort et qui consacre au sein d'une ronde, le major d'entre les majors. Cette reconnaissance d'aujourd'hui est immédiate et se produit dans des circonstances qui semblent imprévisibles. Elle procède d'une fascination singulière vis-à-vis de l'auteur de

l'agression victorieuse. Cette reconnaissance n'est pas la résultante d'un contrat, elle n'est pas non plus légitimée par un cadre, faisant tiers, fut-il festif, mais est l'effet d'un jeu de miroirs, de récupérations et de restitutions. Le meurtrier passe de l'état d'objet tabou à celui d'un être presque irréel qui inspire à la fois la crainte et l'admiration, il devient notoire.

Déjà Lacan soulignait dans « l'agressivité en psychanalyse » que le plus hasardeux prétexte suffit à provoquer l'intention agressive, qui réactualise l'imaginaire. Dans le cas qui nous occupe l'imaginaire comme support de l'intention agressive est l'imaginaire du corps morcelé, entamé.

Mais le respect réclamé est un sentiment qui tourbillonne autour du réel et parfois s'emballe sous les auspices d'ogoun ou sous la forme du déchainement d'un kakon. Le kakon comme mal, comme pire sentiment pénible d'étrangeté intérieure qui trouve sa résolution dans l'acte.

Dans Logique et Métaphysique Hegel écrit : « Le simple et l'infini, en d'autres termes l'opposition absolue, ne constituent pas d'autre opposition que précisément celle-ci: à savoir qu'ils sont en relation l'un à l'autre absolument, et que c'est dans la mesure où ils sont opposés qu'ils sont absolument un. » Néanmoins avec cet absolu Hegel danse comme quelqu'un qui considère le mouvement en balance mais appréhende de tomber dans l'abîme de la transe. Peut-être tente-t-il d'approcher cet abîme à travers « l'inquiétude absolue » associée à l'essence de l'opposition ou encore à travers la question du tiers exclu où ce tiers serait l'unité de deux opposés ou encore l'autre de l'autre de l'un qu'il n'y a pas. Par cette exclusion, un troisième terme surgirait virtuellement peut-être par son absence.

Dans un ordre d'idée voisin, la pure conscience est posée comme un *va-et-vient* inquiet. C'est le *va-et-vient* des différences. Il précise : la pure conscience comme *va-et-vient* parcourt ses moments dans leur ensemble et voit flotter devant soi l'être-autre qui se supprime dans l'acte de se saisir. Autrement dit qui s'évanouit au moment d'être appréhendé.

La pure conscience est posée une autre fois comme la *calme unité*, certaine de sa propre vérité.

Donc la pure conscience est d'un côté : *va-et-vient* ou mouvement d'aller retour, d'un autre : *calme unité* ou neutralisation. Ainsi pour l'unité, le mouvement est l'Autre et inversement pour ce mouvement de *va-et-vient*, c'est la *calme unité* qui est l'Autre, chacun étant réciproquement ou symétriquement conscience et objet.

Tout cela se conclut ainsi : d'être soi puis d'être son objet avant de le supprimer comme distinct pour se l'approprier et afin de proclamer cette certitude postcartésienne d'être et soi-même et son objet.

Le choix hégélien semble un modèle incontournable pour tenter de décortiquer ce qui est en jeu dans le lien social en Martinique et peut-être plus largement dans l'espace caribéen ; même si Toussaint, Delgrès et d'autres ont su donner au choix de la liberté ou de la mort (vivre libre ou mourir) toute la noblesse qui est aujourd'hui reconnue notamment par les générations contemporaines d'antillais, d'antillaises.

Le choix mis en exergue par Hegel se décline ainsi : celui de la liberté ou de la vie (la vie sans la liberté, la liberté avec le risque de la mort comme issue.) Il est vrai qu'il n'y a pas de liberté de choix préalable selon ce dernier point de vue.

Du côté du maître le désir, du côté esclave de désir point ou désir étouffé, mais du travail. Le travail forme alors que le désir néantise. Le travail commet la suppression en formant c'est ainsi qu'il la réussit et en même temps la rate en faisant émerger l'objet permanent, (*ex. un savoir-faire*) ce rejeton de l'objet perdu. « ...le sursumé... ; il **surgit** dans son disparaître, car

il n'y a disparaître que pour autant que quelque chose est, qui disparaît. » in Logique et Métaphysique p.58.

Chez HEGEL le désir est associé au caractère négatif de l'objet premier de la conscience de soi. C'est en fait un autre que la conscience de soi qui est l'essence du désir, néanmoins la conscience de soi est **désir**. Il est surprenant, en effet, de but en blanc de prendre pour acquis que l'étant de la conscience de soi s'en distingue.

Qu'est-ce qui distingue ou relie le désir tel qu'il est défini par HEGEL du désir tel qu'il est appréhendé dans le champ de la psychanalyse ?

Dans le chapitre de « Psychologie des processus du rêve » de l'ouvrage de FREUD, « l'Interprétation des rêves », le rêve défini comme accomplissement comme réalisation du désir, d'un désir, est accessoirement associé à l'oubli. Il semble d'emblée posé que le désir s'assimile à une promesse faite à une satisfaction contrariée. Freud précise que le désir est force pulsionnelle psychique, le désir est ce mouvement qui parti du besoin et gardant la trace de cette trajectoire qui va de l'excitation du besoin à sa satisfaction tend à restaurer une scène initiale de satisfaction, tend à l'identité de perception mais ne l'atteint pas et donc n'atteint pas la satisfaction résolutoire. Autrement dit le désir s'accorde avec l'échec de l'identité de perception ou de pensée ou encore avec la perte, voire la différence. Ainsi la pensée n'est que le substitut du désir en mal d'identité.

Lacan dans le séminaire sur la lettre volée évoque le jeu de pair ou impair avec pour corollaire la « voie de l'identification imaginaire à l'adversaire » qui entame le procès symbolique. Ce procès est d'ailleurs exclu dès que cette identification a pour objet le raisonnement de cet adversaire.

L'image, révélatrice, parfois, du manque phallique, recèle en même temps l'alibi illusoire ou le pouvoir de faire glisser « l'aliénation qui situe le désir dans le champ de l'autre vers la rivalité entre l'un ou l'autre » selon Lacan dans « De nos antécédents ».

Ainsi s'opposent et se succèdent libido narcissique associée à la fonction aliénante du « je » ou à l'agressivité subséquente et libido sexuelle dont Freud détachait deux types, le type obsessionnel et le type érotique.

Dans la libido narcissique l'être du sujet d'abord aliéné, est à l'image de l'autre dans la rivalité potentiellement meurtrière alors que la libido sexuelle n'est possible qu'après un armistice matérialisant la castration qui autorise la partition de l'objet du désir par l'entremise de celui ou de celle qui se fait objet de la jouissance de l'autre.

Cet armistice est en jeu, mais pas nécessairement conclu, non seulement pour les partenaires sexuels, pour l'esclave et le maître, pour le travailleur et le patron, mais aussi pour l'enfant et la mère. Pour ces derniers, comme je le disais précédemment, l'aliénation concerne le rapport à l'objet sein. Cet objet réel est confondu avec le moi, moi qui n'est pas encore advenu.

Mr. X admet avoir pris la vie d'un homme et blessé un autre, c'était parce qu'il se sentait menacé et que ses assaillants l'encerclaient pour lui prendre sa moto alors il a presque vidé le chargeur de l'arme qu'il a sortie pour les repousser.

Aujourd'hui, il se plaint des conditions de détention, des conflits qui éclatent entre détenus, de sa vie bouleversée, de sa difficulté à voir ses deux enfants.

Bref il crie son malheur, son impuissance et réclame une justice plus clément. Sa rencontre avec l'autre ou le soi-même menaçant s'est terminée par la mort d'autrui. Il n'a pour sa défense qu'un fragile argument, il ne voulait pas en arriver là. Il se devait de réagir mais ne souhaitait pas cette issue fatale pour autrui.

Dans un concert de prestance où la parade se décline sous les traits de postures prétendument viriles, le protagoniste de cet agissement est reconnu au terme d'une valse des sentiments ambivalents, il a tué. Il est marqué, il porte le sceau de la transgression de l'interdit du meurtre tout en se rendant conforme à l'image superficielle du bad boy, du héros d'une guerre privée, dès lors il suscite une admiration mêlée d'horreur et sera craint, c'est-à-dire respecté, mais à quel prix.

Par cette atteinte de l'autre, Mr. X révèle son aliénation, notamment son identification aliénante au rival, identification qui bute sur l'échec qu'il ne peut supprimer, l'échec de cette quête du désir à faire que ça colle ; aussi c'est le corps même de cet autre lui-même qui sera la cible de cette différenciation afin d'extraire un trait de la fente.

Dès lors il peut être question d'un « rétrécissement du champ de la conscience à la mesure d'une appréhension somnambulique de l'immédiat dans l'exécution de l'acte » et Lacan poursuit en évoquant le lien étroit entre l'acte et des fantasmes en un lieu psychique où l'auteur se trouve absent.

Cette libido qui anime la rivalité narcissique est de caractère homosexuel et est incompatible avec la castration qui soit est exclue, soit est envisagée comme une menace absolue pour l'intégrité du sujet.

Autre cas.

Mr B se rend sur la place, lieu où les jeunes de son groupe d'appartenance se retrouvent pour palabrer, un ami qui lui avait fait une « crasse » la veille y est présent. Ce dernier s'amuse encore de la petite mésaventure qu'il lui a fait subir et en profite pour le rabaisser auprès du groupe, les propos tendent à le présenter comme inférieur, comme ti makoumè, (en français : petit pédé) en somme comme étant du genre féminin, comme impuissant...Bref, une raillerie presque banale dans certains milieux.

Mr. B se rend chez ses parents, absents ce jour de la maison, y dérobe l'arme de son père et revient sur la place, l'ami fait front, un coup part et c'est le drame, cet homme est touché mortellement.

Encore un mort pour rien, dira-t-on. Que peut-on y faire ? Se trouver réduit à formuler des regrets répétés devant la quantité ahurissante d'histoires comparables, faisant penser à un suicide collectif qui ne sait pas mais qui se réalise dans la diachronie.

En y regardant de plus près, à écouter Mr. B en faisant attention à son histoire personnelle, on s'aperçoit que cet épisode sanglant vient constituer l'acmé explosive de déchirures quasi silencieuses. De qui est-il le fils? Les railleries de son ami avaient-elles réactualisé celle de ses camarades de classe quand il avait changé de patronyme quelques années auparavant ? Est-ce que ce changement de nom parallèlement à ce qui se passe pour sa mère, qui prend le nom de son époux, le féminise à son tour ?

« Partant de la prééminence de l'agressivité dans la civilisation occidentale », Lacan fait remarquer que cette prééminence est confondue avec la vertu de la force. Selon Hegel, la force, c'est le mouvement par lequel « Les différences posées dans leur indépendance passent immédiatement dans leur unité, et leur unité immédiatement dans leur déploiement, et ce déploiement à son tour dans la réduction à l'unité. » Nous avons là un cycle. Mais la force contient une dualité et se dédouble en deux forces distinctes. La force est un universel inconditionnel, un **Un** essentiel, mais aussi un Autre, un milieu universel comme multiplicité

des divers universels. En résumé, se côtoie ou se succède, la réduction de la diversité, la subsistance par-soi des différences, l'être-supprimé, le pur être-pour-soi, l'unité et le déploiement. Ainsi la force n'est rien d'autre que l'être quelque chose d'autre qu'elle. Se dégage par là-même la place d'un pur être pour soi et celle d'un autre substituable.

L'une des issues de cette question est de considérer un **Un**, non forcément comme essentiel mais existentiel et soumis à la limite symbolique soit l'un phallique. C'est ce que propose d'abord Freud à travers la phase du primat du phallus dans le cadre de l'organisation génitale infantile et ensuite Lacan distinguant notamment l'Autre ouvert au divers de la jouissance au-delà du phallus, de la jouissance autre pour autant que l'autre dans son échappée n'est pas sans rapport avec l'un.

Glissant défend l'idée selon laquelle, l'universel n'est qu'une promesse d'horizon à partir d'une pensée fondée sur la genèse. Délibérément, il opte pour le divers hors une dialectique réunificatrice et non étanche aux contagions étrangères.

Au gré de la ronde des idées sur un monde qui s'est fait « tout » de Copernic à Galilée, mais peut-être plus prosaïquement en mémoire du traité avorté de Descartes : ce fameux « traité du monde » qui ne verra jamais le jour sinon sous la forme travestie d'un discours, le poète met en exergue l'errance qui oriente. Au lieu et non à la place de l'absolu de l'être qui fonde l'identité, notamment l'identité racine unique, Glissant adjoint une conjecture ouverte sur une opacité porteuse de différences mêlées. Sa vision de l'identité se réfère à pas qu'un, à pas qu'une racine dont le dénombrement, en plus, est à venir. L'imprévisible consonne avec le pas-tout féminin.

Sa vision prophétique du passé, son utopie d'une terre biologique s'exonère, sans l'ignorer, de l'immédiat.

« L'imaginaire est un champ de fleuves et de replis qui sans cesse bougent. » déclare l'auteur. Il définit l'imaginaire ainsi : c'est l'art et la littérature. L'imaginaire s'accorde donc avec la créativité, avec l'accueil fait au surgissement d'une occurrence nouvelle. Imaginaire et relation se distinguent : la relation c'est la Poétique en tant qu'elle est agissante quand l'imaginaire en est la représentation, la vision, la dimension.

Dans une perspective qui s'articule à une clinique du lien social, l'une des situations qui pourraient illustrer d'éventuels bénéfices de la relation imaginaire est celle qui met en présence l'acheteur et le vendeur dans un marché traditionnel. Prenons un des marchés de Fort-de-France et observons les protagonistes :

Le vendeur d'abord commence par un appel, un sourire, une demande d'amour fait écran à la marchandise.

L'acheteur après les formalités de la bienséance se montre distant, il en vient à déverser sa haine en isolant une difformité, un défaut prétendu qui transforme l'ensemble de la marchandise en déchet. Nonchalamment, il demande le prix tout en affichant un sentiment de dégoût.

Le vendeur vient contredire ses allégations et fait valoir les qualités de son produit, mais il est bon joueur et veut bien lui faire une faveur en lui accordant un rabais par bon cœur. Bref le marchandage va consister en une palabre qui va mettre, pour un temps, au centre, la relation marchand-chaland avec l'objet pour alibi. En somme, l'échange commercial en jeu est conditionné par des préliminaires mettant en avant l'expression de sentiments dégoût, d'enchantement, de haine et d'amour, au cours d'un procès de séduction, ponctué de défiance et de conciliation, et se résolvant par un accord ou un désaccord. L'enjeu demeure une neutralisation momentanée de la violence du don et du contre-don par un zeste de perte ou de gain. Mais alors qu'est-ce qu'il en reste ? Peut-être un zeste de dette ? Prenez et mangez, prenez et buvez, tiens-bois, créolisé en tchenbwa refrancisé en quimbois sont des procédés qui

usent de cette violence du don sans autre contrepartie que la reconnaissance.

Lacan en 1954 insistait sur la fonction médiatrice du symbolique par rapport à l'imaginaire : « Tout rapport imaginaire se produit dans une espèce de *toi ou moi* entre le sujet et l'objet. C'est-à-dire - *Si c'est toi, je ne suis pas, si c'est moi, c'est toi qui n'est pas*. C'est là que l'élément symbolique intervient. Sur le plan imaginaire, les objets ne présentent à l'homme que dans des rapports évanouissants.»

Un détenu confie :

Il arrive que quelqu'un qui ne vous connaît pas que vous croisez et que « le regard n'est pas passé. Cette personne ne vous connaît pas vous ne la connaissez pas mais elle ne vous aime pas». Dans les regards que se sont échangés ces deux hommes s'est exprimé un malaise, un sentiment haineux qui est conservé pour être ravivé à une autre occasion. « Il peut arriver que la personne vous demande une cigarette et si vous refusez, c'est la bagarre.»

Et vous vous arrive-t-il de ne pas aimez quelqu'un ?

« Si je n'aime pas quelqu'un je n'ai pas la même réaction. Je ne vais pas lui parler. La prochaine fois que je vais la rencontrer, je vais éviter de la regarder pour qu'il n'y ait pas d'affrontement. Tu ne voudras pas croiser son regard parce que tu sais que cela va être chaud. » Celui qui vous soutient du regard vous somme implicitement de baisser les yeux.

Le lien qui prévaut dans ce contexte indique que nombre de détenus et au-delà dans le quotidien de la vie de quartier ou n'importe où ailleurs nombre d'entre-nous sont contraints d'accepter un ordre qui prend sa source dans l'imaginaire mais qui s'appuie en des délais indéfinis sur l'inquiétude absolue ou l'incertaine prévisibilité de la relation.

Il semble que le bon sens est de considérer que l'irrationnel prévaut dans ce qui guide ces comportements que c'est incompréhensible, inexplicable et insaisissable, c'est de l'obscurantisme.

L'autre mythe consiste à prendre le contre-pied et à affirmer que forcément cela veut dire quelque chose tout de go sauf que le dire qui tente de se faire connaître peut-être dire que rien, rien à branler. Mais surtout que ce que cela veut dire n'est certainement pas une fois pour toute et encore moins une fois pour tous.